L'alternance comme fiction ou la fiction comme alternative

Note sur un roman égyptien de politique-fiction

Alain Roussillon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/549>

DOI : 10.4000/ema.549

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1994

Pagination : 256-266

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Alain Roussillon, « L'alternance comme fiction ou la fiction comme alternative », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 20 | 1994, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.549>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

L'alternance comme fiction ou la fiction comme alternative

Note sur un roman égyptien de politique-fiction

Alain Roussillon

- 1 Publié à l'automne 1992, alors que Hosni Moubarak vient d'être triomphalement réélu — 96,28 % des votants, malgré le refus des principaux partis de l'opposition de lui renouveler leur « allégeance » — et que débute, avec l'assassinat du laïciste Farag Fawda et les premiers attentats contre le tourisme, la confrontation en cours entre le gouvernement et les composantes les plus « radicales » de la mouvance islamique, ce court roman de « politique-fiction » se présente comme le produit d'une double « mise en abîme ». D'une part, dans le roman lui-même, élément de l'« intrigue » et de la « convention » qu'il met en place, le héros — ou plutôt l'antihéros — Ibrâhîm Abu Sa'da, un patron de presse corrompu et vendu à Israël et aux Occidentaux, écrit lui-même un roman où il décrit l'enfer que deviendrait une Égypte où les islamistes, conduits par Ibrâhîm Shukri, leader d'un parti d'opposition, auraient pris le pouvoir ; le ressort romanesque du récit, ce qui commande le destin de ce personnage, est que la fiction se réalise et qu'Ibrâhîm Shukri devient *réellement* — dans le temps du roman — chef du gouvernement, contraignant Ibrâhîm Abu Sa'da à une fuite honteuse et à une fin absurde dans un accident de voiture, alors qu'il est sur le point d'atteindre le sanctuaire israélien où il compte trouver refuge. Mais, d'autre part, le journaliste *réel* qu'est Ibrâhîm Sa'da, patron du populaire *Akhbâr al-Yawm*, a de fait, dans la vie réelle, écrit un pamphlet contre Ibrâhîm Shukri, ce qui fonde Muhammad 'Abbâs, l'auteur de notre roman de « politique-fiction », à avoir recours au même procédé pour riposter, *sur la scène politique réelle*, aux attaques portées contre le chef du Parti du Travail et le courant islamique par un adversaire politique lui-même bien réel et parfaitement identifié.
- 2 Cette mise en abîme du réel et de la fiction tend à produire un double effet d'écriture, qui est en même temps un effet politique : d'une part, en transformant en personnages fictifs des acteurs de la scène politique et du milieu journalistique connus de tous, l'écriture romanesque tend à les poser en *figures*, d'autant plus « codées » ou

« connotées » qu'elles renvoient à des personnages dont les positions sont publiques, alors même que l'auteur, en les mettant en scène, se réserve *d'en énoncer* le sens et la vérité ; d'autre part, le passage incessant de l'écriture du « il » au « je », variation « artistique » de la posture du narrateur, traduit un double jeu de miroirs, lui-même effet de la « posture performative » adoptée par l'auteur : dans la logique de l'écriture en « je », Ibrâhîm Abu Sa'da est représenté tel qu'il se voit et se vit lui-même, dans des termes qui confirment les pires remises en cause de ses adversaires politiques ; simultanément, dans la logique de l'écriture en « il », le narrateur — et le courant auquel il s'identifie — peuvent s'offrir le luxe de se voir tels qu'ils se représentent à eux-mêmes à travers le regard d'Ibrâhîm, lequel ne peut se cacher à lui-même ni ses propres mensonges ni l'admiration qu'il porte à l'intégrité de ses adversaires. Dans le mouvement d'aller-retour entre ces deux niveaux — entre la réalité et la fiction, si l'on veut —, on dispose d'un observatoire privilégié pour tenter de saisir comment se constitue ce que l'on peut désigner, en termes empruntés à Pierre Bourdieu, un champ politique égyptien, système de positions à partir desquelles se structurent et s'opposent les représentations, par les différents acteurs en présence, de ce que doivent être les objectifs du vivre-ensemble et les exigences de l'action qui convient.

Capter l'âme du président : champ politique vs champ du pouvoir

- 3 La manière dont sont instituées les deux dimensions structurantes de la production du sens dramatique — unité de lieu/unité de temps — permet de rendre compte de la façon dont la presse peut être constituée, dans la logique de ce récit, comme le lieu privilégié du politique par opposition à ce que je pourrais désigner comme le champ du pouvoir. Dans ce texte, l'un des principaux ressorts de la production du sens est la *mise à distance*, comme hors d'atteinte, de la personne du président. D'une part, alors même qu'Ibrâhîm Abu Sa'da est présenté et se présente lui-même comme un proche de Hosni Moubarak — ou, à tout le moins, est en mesure de mettre en scène de façon crédible cette proximité, par exemple en appelant directement le président ou en faisant semblant d'être appelé par lui — ses turpitudes ne l'atteignent pas, ne le compromettent pas. Tout au plus sont-elles un affront à son intelligence. Significativement, c'est Ibrâhîm qui s'illusionne sur la vérité d'un président dont il ne parvient pas à discerner le vrai visage — celui de l'aviateur de 1973, celui de cet homme qui n'a pas renoncé à faire la prière de l'aube, celui qui ressemble plus à Nasser qu'à Sadate, celui qu'il avait oublié et qu'il aurait souhaité ne plus jamais revoir —, un vrai visage qui se manifeste au grand jour quand Hosni Moubarak annonce son intention de confier à Ibrâhîm Shukri les rênes du gouvernement.
- 4 D'autre part, la logique qui conduit ce dernier au pouvoir relève de part en part de l'initiative présidentielle et d'elle seule : une bombe que Hosni Moubarak décide de faire exploser à la face de l'Égypte et du monde et un calcul de joueur d'échecs. Dans l'exposé des motifs possibles de la décision du président, extrapolés par Ibrâhîm, il n'est jamais fait état de pressions exercées sur lui, pas plus que la désignation d'Ibrâhîm Shukri n'apparaît comme la conséquence de la montée en puissance du courant qu'il représente : les islamistes ne conquièrent pas le champ du pouvoir mais y sont introduits, en la personne de leur chef, par la volonté souveraine du chef de l'État. Plus loin, cette décision constitue l'expression même de sa liberté et de l'autonomie de son pouvoir, soit qu'elle ait été prise en riposte aux défis intérieurs et extérieurs auxquels l'Égypte est confrontée — Ibrâhîm Shukri comme « joker » du président —, soit même qu'elle constitue le couronnement de la politique « réelle », par opposition

aux apparences tactiques, qu'il aurait mise en œuvre depuis son arrivée aux commandes de l'État et qui serait enfin dévoilée par ce coup d'éclat.

- 5 Dans cette logique, le champ du pouvoir serait le lieu de son autonomie et de sa réalité même, à la tête de l'État : lieu mystique où il est possible de décréter la constitution d'une force d'intervention rapide contre les Serbes en Bosnie ou la fin du boycott contre la Libye et l'Irak, ou encore de contester le droit des juifs de constituer un État en Palestine. A la fois lieu de toute légitimité possible et instance nécessaire pour garantir la pérennité de la société elle-même. Par essence, pourrait-on dire, le champ du pouvoir ne saurait être celui de la politique, dans la mesure où les fins pour lesquelles le pouvoir s'exerce ne sauraient être que consensuelles, nécessaires et indubitables — sauf à ce que le pouvoir soit lui-même illégitime —, dans la mesure, aussi, où l'exercice même du pouvoir a vocation d'arbitrer entre les différentes politiques possibles dans la perspective de ces fins dernières, en même temps que de sanctionner tout manquement aux exigences de leur réalisation. En appelant Ibrâhîm Shukri au gouvernement. Hosni Moubarak fait plus et autre chose que de relégitimer son régime : il affirme l'autonomie de son pouvoir par le geste même qu'il exerce ; arbitrer entre les différents acteurs et les différents intérêts en présence sur la scène politique.
- 6 Nommé premier ministre, Ibrâhîm Shukri a rejoint Hosni Moubarak dans l'extériorité du champ du pouvoir. L'unité de lieu du récit, c'est dès lors la scène de la presse qui se présente comme l'inscription même du champ politique dans la société : le véritable lieu de la politique, pourrait-on dire, à l'interface entre les manœuvres et les jeux des partis et la société réelle. C'est sur ce terrain qu'Ibrâhîm Abu Sa'da et 'Adil Husayn sont face à face. A la fois comme patrons de presse « réels », animateurs de journaux aux opinions antagonistes et adversaires politiques, et comme personnages de roman. Ce qui constitue, à mon sens, tout l'intérêt de ce texte baroque, c'est la façon dont l'auteur tend à établir, à travers la confrontation entre ces deux personnages en 'double inverse', le fait que le véritable enjeu des débats de la scène politique est celui du contrôle de la *production du sens*. Ayant à sa disposition les moyens du « plus grand groupe de presse de tout le Proche-Orient', Ibrâhîm est en mesure d'imposer sa vérité, qu'il s'agisse de punir les impertinences d'une danseuse, d'éviter d'être mêlé à une affaire de mœurs ou de caricaturer les positions de ses adversaires politiques, par exemple celles des islamistes à propos de la question des *hudûd*. Ibrâhîm est le maître de la falsification, qu'il a érigée en système de communication. Il a à la fois les moyens de refouler la vérité des autres et de dissimuler son propre mensonge, jusqu'à faire de celui-ci l'instrument de sa puissance. Plus même, il a les moyens de faire que ses mensonges se transposent dans la réalité : en activant les feux de la sédition confessionnelle, en accusant de terrorisme la jeunesse en révolte, en montant les forces de l'ordre contre les citoyens...
- 7 On touche ici à ce qui constitue l'unité de temps du récit : la défaite d'I. Abu Sa'da et l'arrivée d'I. Shukri à la tête du gouvernement annoncent la fin de la confrontation entre le pouvoir et le courant islamique en même temps qu'elles en analysent les causes. D'une part, cette confrontation n'est pas une fatalité, mais bien la conséquence de la confiscation de la production du sens par Ibrâhîm et ses acolytes : le complot dont il révèle l'existence « depuis des dizaines d'années » — en fait depuis le début de l'ère coloniale — prend pour cible les islamistes et les forces de l'ordre, qu'il vise à dresser les uns contre les autres pour le plus grand bénéfice des maîtres étrangers qu'il sert

fidèlement — Israël, les États-Unis, l'Occident en général. D'autre part, la libération et le rétablissement dans sa vérité du discours islamique falsifié par Ibrâhîm désigne les véritables protagonistes du conflit essentiel, axiologique, qui travaille la société musulmane depuis le début de l'ère que celui-ci et ses semblables ont voulu faire passer pour celle de la modernisation et qui n'était que celle de la satisfaction égoïste de leurs appétits de consommation et de leur fascination par la puissance occidentale : non pas l'État, ou la modernité, contre les islamistes (fondamentalistes, intégristes, terroristes...), comme Ibrâhîm voudrait le faire croire, mais le laïcisme — c'est-à-dire l'Occident, c'est-à-dire la barbarie et l'inhumanité de l'homme sans dieu, comme en témoigne le martyr des musulmans de Bosnie posé en archétype des relations entre les deux camps — contre l'islam lui-même, ce dont témoignent les premières mesures mises en œuvre par Ibrâhîm Shukri dès sa prise de fonction.

- 8 Je reviendrai plus loin sur la recomposition de la scène politique que suggère le roman, sur le mode de la fiction mais avec des enjeux politiques bien réels, pour simplement souligner ici le renversement du mécanisme de l'exclusion qu'effectuent la défaite d'I. Abu Sa'da et la victoire d'I. Shukri : pour avoir prétendu exclure l'islam de la scène politique, pire, pour avoir, fait de cette exclusion le sens même de leur action, justifiant ainsi de donner libre cours à leurs passions, Ibrâhîm et ses pairs s'excluent eux-mêmes d'une société rétablie dans son islamité, où ils ne peuvent plus avoir de place et, à défaut d'accepter un châtement mérité, il ne leur reste plus que l'exil — 500 Mercedes *shabah* quittant l'Égypte pour Israël en convoi organisé par l'ambassade des États-Unis (comme, en d'autres temps, les GI's et leurs collaborateurs « indigènes » quittaient Saigon), sans même qu'Ibrâhîm Shukri, prenne la peine de les en empêcher...

L'exil et le royaume : la morale comme terrain de la lutte politique

- 9 En opérant, dans l'ordre du récit, la « centralisation » de l'islamisme qui prévaut sur la scène politique réelle depuis, en gros, la fin des années 70, notre roman ouvre d'intéressantes perspectives sur les enjeux de l'islamisation généralisée des idiomes politiques et la compétition que se livrent l'ensemble des acteurs en présence pour le contrôle du référent religieux. Si l'enjeu des conflits en cours sur la scène politique concerne l'énonciation du sens du vivre-ensemble, c'est-à-dire l'identité de la société menacée par l'acculturation/laïcisation/immoralité, l'alternative ne peut être que l'affirmation du *primat de la norme*, avec pour effet que *le débat politique tend à se déplacer sur le terrain de la morale*. Le point crucial est ici que, dans l'ordre de la fiction, I. Abu Sa'da et 'Adil Husayn sont d'accord sur cette alternative : de son aveu même, si le premier refuse l'application de la *shari'a* et s'il en a peur, ce n'est pas que celle-ci serait inadaptée, obsolète ou entraverait le développement de la société égyptienne mais, au contraire, parce qu'il sait très bien qu'elle seule pourrait émanciper les forces vives de celle-ci et réaliser la justice que lui-même et ses complices s'obstinent à lui refuser. De la même façon, Ibrâhîm est tout prêt à concéder à son adversaire que l'alternative à l'application de la *shari'a* ne peut être que l'occidentalisation — voire la sionisation, qui en constitue en quelque sorte la forme la plus achevée — de la société. La morale est ici placée à l'intenace entre le politique et le religieux, d'une part, entre identité et altérité, d'autre part, et constitue le terrain sur lequel se joue la légitimité ou l'illégitimation des acteurs en présence. Dans la confession masochiste qu'il adresse, *in absentiae*, à 'Adil Husayn, Ibrâhîm se livre, sur le mode de l'auto-dérision, à une double délégitimation de son propre personnage qui s'énonce, de façon emblématique, dans la scène inaugurale du roman : son absence d'honneur — qui n'est pas une absence de sens *de l'honneur comme* en attestent ses « états d'âme », mais bien une indignité

constitutive de sa personne même — est exposée par une danseuse, elle-même incarnation de l'immoralité de et dans la société. Au plan politique, Ibrâhîm est un exécutant peu fiable pour les maîtres qu'il est supposé servir — à part ses maîtres étrangers auprès desquels il en « rajoute » — que ce soit dans le monde de la presse ou sur la scène politique ; il n'hésite pas à remettre en cause ou à tourner en dérision les référents de légitimation du régime — par exemple les noms de rues — et les valeurs les plus sacrées de l'histoire nationale ; il utilise son influence à des fins personnelles, fait argent de tout pourvu que ce soit illégalement, et exhibe les traits les plus caricaturaux de la ploutocratie égyptienne, objet de réprobation de la part du régime lui-même ; *last but not least*, les représentants les plus « intelligents » de l'*establishment* le tiennent pour un dangereux imbécile. Ce que tend à établir la confession d'Ibrâhîm, c'est que ce sont précisément ces traits de sa personnalité qui constituent les ressorts de sa puissance et de sa « représentativité » — « selon les critères américains, une incarnation de l'accomplissement masculin » !

- 10 Au plan religieux, non seulement il ne connaît pas les commandements de sa religion mais il les tourne en dérision — la prière... — et les bafoue ouvertement — l'alcool, l'adultère... — tout en reconnaissant que leur religion est le bien le plus précieux des musulmans, Ibrâhîm sait qu'il désobéit au commandement divin, mais sa désobéissance ne se justifie que d'elle-même — « A qui a perdu la récompense de l'au-delà, il est insupportable de renoncer à quoi que ce soit ici-bas ». Le comble est qu'Ibrâhîm ne renonce pas à tenter de se faire reconnaître comme musulman par son adversaire ou, plus précisément, le met avec insistance au défi de l'« anathémiser ». L'important est ici cette insistance même : ce faisant, Ibrâhîm énonce la teneur de la légitimité en même temps que le mécanisme de l'illégitimation. En ne se soumettant pas au primat de la norme — en l'occurrence la *shari'a* — alors même « qu'il le reconnaît et en reconnaît la validité universelle », Ibrâhîm avoue son auto-exclusion morale de la société, dont il ne lui reste plus qu'à tirer les conséquences en s'enfuyant dans le seul endroit au monde où il peut espérer être soustrait au juste châtiment de ses crimes.

Les enjeux d'un séisme : fonder la majorité morale

- 11 Il ne s'agissait pas, dans ce qui précède, de commenter ce texte ou de lui faire dire plus ou autre chose que ce qu'il ne dit, et moins encore de l'analyser. Tout au plus s'agissait-il de suggérer quelques clefs pour sa lecture. L'une de ces clefs me paraît être le lien qu'établit l'écriture fictionnelle entre l'événement bien réel que constitue le tremblement de terre qui a secoué l'Égypte, et en particulier la ville du Caire, le 12 octobre 1992, et le séisme politique que constitue la nomination d'Ibrâhîm Shukri à la tête du gouvernement. S'il est possible de faire du tremblement de terre un objet « littéraire », c'est qu'en retour l'épisode fictionnel de cette nomination est susceptible de se produire dans la réalité. Dans la fiction comme dans la réalité, le séisme introduit, par sa brutalité et son caractère d'avertissement, une rupture qui peut et doit donner le signal d'examen de conscience et de bilans politiques. En faisant du tremblement de terre le révélateur — fictionnel — des crimes d'Ibrâhîm (les découvertes de Madame Ni'mat sont plus graves pour lui que la nomination d'Ibrâhîm Shukri), le roman désigne les manquements et les impasses du pouvoir que le séisme a révélés dans la réalité — encore l'auteur se donne-t-il l'élégance de ne pas rappeler les obstacles mis par les autorités gouvernementales au fonctionnement des dispositifs de solidarité avec les victimes mis en place par les islamistes, en particulier à travers les organisations professionnelles. C'est proprement un scénario que dessine le roman : celui où le

tremblement de terre jouerait le rôle d'un électrochoc qui aboutirait à la réconciliation et à l'unité nationales mises à mal par Ibrâhîm et ses amis « laïcistes ».

- 12 J'ai souligné, dans ce qui précède, la « positivisation » de la figure du président dans laquelle j'ai proposé de voir l'un des ressorts du texte : s'il peut être concevable qu'Ibrâhîm Shukri devienne, dans l'ordre de la fiction, le premier ministre de Hosni Moubarak, c'est bien, en retour, que Hosni Moubarak pourrait être, dans la réalité, le président d'une Égypte dont le gouvernement serait dirigé par Ibrâhîm Shukri. Façon de suggérer que l'allégeance refusée au chef de l'État pour son troisième mandat par le Parti du Travail ne remettait pas en cause sa personne, et peut-être même pas sa politique, mais bien la division du travail politique imposée par le parti gouvernemental. Le Parti du Travail ne s'était-il pas abstenu, comme d'ailleurs tous les autres partis opposés à la réélection de Moubarak, de présenter, ne serait-ce que « pour le principe », un candidat contre lui ? Significativement, l'entourage immédiat du président, sa « garde rapprochée », est épargnée, voire valorisée par l'écriture : ceux-là sont lucides sur Ibrâhîm Abu Sa'da ; ceux-là pourront travailler avec Ibrâhîm Shukri ; ceux-là, enfin, n'ont rien à craindre de l'avènement d'un pouvoir islamique. Plus loin, la gauche elle-même n'a rien à redouter de l'arrivée des islamistes au pouvoir : ne partage-t-elle pas avec eux une aspiration à la justice sociale et le refus de la domination impériale-sioniste dont Ibrâhîm et ses amis sont les principaux relais ? Même les communistes auront droit de cité dans l'Égypte d'Ibrâhîm Shukri. En décrivant le Parti du Travail comme le pire ennemi que redoute l'Occident et son chef comme plus dangereux à ses yeux que Khomeyni, Ibrâhîm confirme et légitime, comme en creux, la prétention de ce parti à constituer la clef de voûte autour de laquelle pourrait s'opérer la réconciliation des frères ennemis du courant islamique et du progressisme égyptien, nassérien ou marxiste, dont Hosni Moubarak est invité à prendre la tête.
- 13 Le principal intérêt de ce texte, encore une fois entre « fiction » et « réalité », est de pointer sur les conditions auxquelles une telle réconciliation serait possible entre les différentes forces d'opposition, d'une part, et entre celles-ci — en particulier le Parti du Travail — et la majorité présidentielle, d'autre part. Ibrâhîm lui-même fait ici figure de pariait bouc émissaire — ce que désigne sa fin même — dans la mesure où il incarne jusqu'à la caricature la non-réalisation de ces conditions et l'impossibilité de toute réconciliation avec un régime dont l'*establishment* est constitué de tels individus. Ibrâhîm, c'est d'abord la « normalisation » (*tatbî'*) ou, pire, la « fraternisation » avec Israël, illustration caricaturale du fait qu'on ne peut accepter d'entretenir des relations avec l'État hébreu sans devenir immédiatement son agent. La violence des diatribes relayées dans le journal *al-Sha'b* contre Yûsuf Wâli, dont le secteur qu'il contrôle est celui où la coopération avec Israël est le plus développé, ou encore le ton des commentaires sur un éventuel « marché commun proche-oriental » (*al-sûq al-sharq aw satiyya*) montre que s'il ne s'agit pas — ou pas encore — de reprendre la confrontation armée avec Israël ; les accord de Gaza-Jéricho n'ont pas convaincu la composante de la scène politique égyptienne qui s'exprime dans ce roman d'accepter davantage ou autre chose que la « paix froide » induite par la signature des accords de Camp David.
- 14 Ibrâhîm, c'est ensuite l'alignement sur les États-Unis et l'Occident, en général, contre les États du défi anti-occidental : l'Iran et le Soudan islamiques, la Libye et l'Irak assiégés, la Somalie occupée... C'est encore les prolongements internes de cet

alignement : l'acceptation de passer sous les fourches caudines du FMI et de la Banque mondiale, l'humiliation d'une aide américaine assortie de conditions et de contrôles, l'adoption des traits les plus avilissants de la *World culture*... L'ambiance dont le Journal *al-Sha'b*, en accord parfait avec l'appareil religieux azharien, a décidé d'entourer la tenue au Caire, en septembre 1994, de la Conférence mondiale de la population organisée par l'ONU illustre assez la virulence du ressentiment suscité par ces alliances avec l'Occident contre le tiers monde opprimé.

- 15 Mais Ibrâhîm, c'est d'abord et surtout l'incarnation caricaturale de la composante « sadatienne » de l'*establishment* politico-économique, qui a maintenu son contrôle sur le PND — et, partant, sur les lois électorales et le déroulement des élections — et qui utilise à plein son influence politique pour maintenir son contrôle sur les flux de ressources — ce qui, faute de pouvoir en profiter, peut toujours utilement être dénoncé comme corruption. Le régime est ici invité à scier la plus forte des branches sur laquelle il est assis en sacrifiant ce qui peut bien apparaître comme sa « base de classe » : l'alliance du secteur public et du secteur privé conservant la haute main sur les mécanismes de distribution et sur les instruments de communication, en particulier la presse dite « nationale ». Mais le plus significatif, dans ce système de conditions, c'est peut-être, précisément, leur « irréalisme ». Faute de pouvoir constituer un programme, elles fournissent les articulations d'une idéologie d'opposition où le moindre prétexte est bon — par exemple la Conférence sur la population, le voile dans les écoles ou l'envoi à l'étranger des antiquités égyptiennes pour exposition — pour engager une confrontation avec l'Occident.

INDEX

Mots-clés : littérature, politique, islamisme